



© Renaud Monfourny

JP Nataf



© Mark Berthwick

Valérie Leulliot (Autour De Lucie)

ni oui Nino

ARTISTES DIVERS

ON DIRAIT NINO
(ULM/Universal)



Quinze artistes français (et belges) rendent un hommage moyennement mordant au père de Mirza.

Reprendre Nino Ferrer constituait a priori un challenge

moins intimidant que payer leur tribut au beau Serge, au grand Jacques ou au roi Léo. Son œuvre éclatée, parfois éclatante, souvent explosive, rarement tiède, n'a pas (encore) atteint ce statut de sanctuaire propre à doucher toute forme de prise de liberté à son égard. Chez Nino, la bouffonnerie formait avec la mélancolie et la tragédie un triangle parfait aux angles duquel lui-même s'est souvent blessé, son insatisfaction chronique autorisant du coup n'importe qui à tenter de refaire ce qu'il estimait n'avoir qu'ébauché.

Avec le recul, on sait bien qu'il n'en est rien, que certaines chansons de son vaste répertoire demeurent intouchables. Partant de là, on ne pouvait pas non plus laisser Houcine et Steeve Estatof, qui en d'autres lieux ont repris *Mirza* et *Le Sud*, tuer Nino une seconde fois, huit ans après que lui-même se fût chargé de la première.

Cet album-hommage est donc d'abord à saluer pour son casting, presque sans tache, que l'on doit au méticuleux Hervé Paul, maître d'œuvre du projet, et à Pierre Ferrari, fils de Nino, qui a veillé à la bonne tenue des débats. L'affaire démarre en fanfare avec JP Nataf (et Albin de la Simone dans l'ombre), qui déglingue façon cartoon western le déjà bien ébréché *Oh ! Hé ! Hein ! Bon !* Là, on dirait vraiment Nino, parce qu'il y flotte un doux-dingue esprit de paro-

die intelligente, comme lui savait si bien le faire avec la soul ou la pop. Même topo avec Tété, qui parvient à imprimer sa marque folk et blues à *Mon copain Bismark*, ou à Arno qui lâche *Mirza* entre les crocs sanguinaires de Captain Beefheart.

En revanche, lorsque deux monuments de la chanson se rencontrent, en l'occurrence Alain Bashung et *Le Sud*, il se produit comme un phénomène de neutralisation qui rend le résultat bien moins génial qu'on l'aurait rêvé. A sa lecture plombée, on préférera la plus gracieuse de Venus, surlignée au violoncelle, en anglais comme l'était la version originale. Un autre chef-d'œuvre, *La Rua Madureira*, a droit à une double aubade. Celle de Cali est totalement hors sujet, dégoulinante de pathos quand toute la beauté initiale de cette chanson résidait dans l'équilibre subtil de l'interprétation face à une poignante et fort pesante histoire de crash d'avion. En forçant moins le trait, Autour De Lucie s'en tire nettement plus élégamment, ajoutant une petite touche Jacques Demy parfaitement bien vue.

Pareil pour Miossec et son magnifique rendu de *Chanson pour Nathalie*, jumelle de la précédente, véritable chaussée glissante que le Breton maîtrise avec une sobriété qui dément sa réputation de chauffard. Art Mengo avait lui aussi fort à faire avec *La Maison près de la fontaine* (encore un chef-d'œuvre, décidément) et il se contente d'en entretenir le jardin et la façade, évitant d'y pénétrer trop gaillardement. Daniel Darc est parfaitement chez lui, pour le coup, sur le troublant et méconnu *Rondeau*. Et, dans un registre moins solennel, Fabien Martin réussit la cuisson pas évidente de *Riz complet*. En revanche, M, La Grande Sophie et Helena auraient mieux fait de rester chez eux.

Christophe Conte